

Bibliographie

GUERRE ET MÉMOIRE COLLECTIVE

Année d'une double commémoration officielle - l'embrasement de 1914 et la Libération de 1944 -, 1984 engendra un lot impressionnant d'ouvrages « guerriers ». Sans compter ceux qui (le retard des auteurs ou des éditeurs aidant) ne virent le jour qu'en 1985. Nombre de ceux consacrés à la seconde guerre mondiale ont été recensés ici-même, au fil de leur parution⁽¹⁾. Ils complètent ainsi la bibliographie de référence publiée dans *Moselle et Mosellans pendant la seconde guerre mondiale*⁽²⁾. En Lorraine cependant, on tailla plus large. N'était-il pas opportun de remonter aux origines mêmes du double affrontement franco-allemand du XX^e siècle pour mieux apprécier le poids de la mémoire collective ou en analyser les modes de fonctionnement ?

Au terme d'une lumineuse synthèse sur *La Lorraine dans la guerre de 1870*⁽³⁾, François Roth note en effet : « 1870 continue d'infléchir secrètement certains de nos comportements et reste une composante de notre mentalité collective de Français de l'Est et de Lorrain » (p. 112). Non pas la guerre elle-même, brève et des plus sanglantes (à l'aune du XIX^e siècle) dont le récit, purifié de toute surcharge « régimentaire » et en forme de trilogie (la Lorraine envahie - le siège de Metz - la Lorraine occupée) condense tout ce qu'il convient d'en retenir aujourd'hui. Important donc ses conséquences (la partition de l'espace lorrain par une frontière mutilante mais nullement hermétique) et leurs effets à long terme.

De part et d'autre de celle-ci s'est construit un culte du souvenir de 1870 dont Mars-la-Tour (France) et Gravelotte puis Noisseville (Reichsland) furent les hauts-lieux. Promue rempart de la Patrie, la Lorraine restée française remplit alors dans l'imaginaire national une fonction essentielle : celle de rassembler. Ce mythe lorrain scella l'Union sacrée de 1914 et de Gaulle saura, au plus profond du désastre de 1940, en appeler à ses vertus. Même abolie (politiquement), la frontière n'en demeura pas moins agissante, subtilement, dans des domaines échappant au profane « de l'Intérieur ». De franco-allemande, elle devint franco-française, pour longtemps et en profondeur. Par-delà les faits, dont le trop modeste musée de Gravelotte visualise le souvenir, la « mémoire de 1870 », quoique occultée par celles nées d'autres épreuves, est au tréfonds même de la sensibilité mosellane.

Faire découvrir aux jeunes générations la prégnance de ces « forces profondes » est une nécessité pédagogique et civique. Le travail réalisé par les élèves du collège d'Essey-lès-Nancy témoigne de l'intérêt qu'ils savent y trouver. L'objectif était de leur rappeler l'importance d'une bataille « que les livres d'histoire ont oubliée » au profit exclusif de celle

1) Voir *Cahiers Lorrains* 1984 (p. 81-84, 95, 329-330, 344-345) et 1985 (p. 193-196, 199).

2) Metz, éditions Serpenoise/SHAL, 1983. In-8°, 394 p. Illustré.

3) Nancy, Presses Universitaires, 1984. In-8°, 116 p. Illustré.

de la Marne⁴). Ils se firent donc enquêteurs, interrogeant autour d'eux (entre Seille, Sanon et Meurthe) des personnes qui avaient leur âge en 1914, à la recherche d'une « mémoire » encore vivante, chargée de peurs et d'espoirs enfouis, afin de « défiger » ce qu'ils trouveraient par ailleurs dans les ouvrages appropriés.

Pris au jeu, nos jeunes chercheurs élargirent logiquement leur enquête. Car évoquer la défense victorieuse de Nancy par Castelnau, du 4 au 12 septembre 1914, imposait de remonter à la situation géopolitique créée en 1871, dont un des effets (paradoxal) fut de laisser Nancy presque à découvert face à Metz, aux défenses hypertrophiées. L'aménagement défensif du Grand Couronné (plateau de Faulx, mont d'Amance) n'est guère avancé au printemps 1914... L'échec de l'offensive française à Morhange et à Sarrebourg met donc en péril, avec l'aile gauche de l'armée française, la ville-creuset de l'énergie nationale. Par le sud (bataille de la trouée de Charmes, 22-28 août), par le nord-est, par le centre surtout et au prix de violents assauts frontaux, Bavarois et Prussiens tentèrent de la forcer. En vain. Mais que de villages martyrs ! Parroy, Gerbéviller, Champenoux, Amance, Sainte-Geneviève, Nomeny, parmi tant d'autres. Puis, la victoire de la Marne aidant, le front se stabilisa jusqu'en 1918. Avec ferveur et talent, les collégiens d'Essey ont réécrit une page de l'histoire de leurs (arrière) grands-parents. Pour eux la « mémoire de 1914 » a désormais un sens.

Avec plus de métier (car c'est un professionnel), Gérard Canini, agrégé d'histoire à Verdun, a dressé le dossier complet de *La Lorraine dans la guerre de 14-18*⁵). Au prix de drames endurés par des garnisons (Longwy, Montmédy) et des civils (Nomeny, Badonviller, Saint-Mihiel), et de la sanglante « bataille des frontières » d'août 1914, « la Lorraine a sauvé la France » (p. 44) en affaiblissant et en ralentissant le mouvement d'enveloppement conduit par Moltke. Mais cet « honneur » fut chèrement payé : occupation partielle de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle ; germanisation à outrance en Moselle annexée ; sur le front, une épuisante guerre d'usure, dans « la boue et le feu », à Vauquois et aux Eparges d'abord (1915) puis dans « l'enfer de Verdun » (1916) ; en arrière du front, une foule d'épreuves pour les populations civiles (évacuations, privations, bombardements) où les Meusiens furent les plus touchés. On comprend ainsi l'annulation par Foch du plan d'offensive de Pétain, prévu pour début novembre 1918. Ne fallait-il pas enfin arrêter l'hécatombe et désannexer au plus vite, sans combats supplémentaires, Metz et la Moselle ? Au bas mot, deux millions de soldats, toutes nationalités confondues, tombèrent sur le sol lorrain d'août 1914 à novembre 1918. Et Verdun, l'une des huit villes-martyres du monde (avec Coventry, Stalingrad, Dresde, Hiroshima...) veille sur eux, indistinctement. Promues « sentinelles de paix », l'*Ossuaire* de Douaumont, inauguré en 1932, et le *Mémorial* de Fleury rappellent à quelque 300.000 visiteurs annuels les excès sanguinaires des nationalismes.

D'ailleurs, des voix multiples en propagèrent les dangereux effluves en France de 1871 à 1920. Telles ces *Chansons de la Revanche et de la*

4) *La bataille du Grand Couronné* (sous la dir. de Marie-Thérèse Chevreux), Nancy, Centre Régional de Documentation pédagogique, 1984. In-8°, 152 p. Illustré.

5) Nancy, Presses Universitaires, 1984. In-8°, 126 p. Illustré.

Grande Guerre dont Madeleine Schmidt, par un patient dialogue avec ses lecteurs du *Républicain Lorrain*, a reconstitué en partie le répertoire⁶⁾. Au total, 80 titres, de datation et d'attribution (paroles-musique) parfois difficiles, qui complètent la recension inédite d'André Jeanmaire, couronnée par l'Académie Nationale de Metz en 1970. On y exalte tour à tour l'héroïsme des vaincus de 1870 (*Les cuirassiers de Reichshoffen*) que vengeront les *Poilus du vingtième* (corps d'armée) ou les *Chasseurs de Driant*, la fidélité des provinces perdues (*Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, du Phalsbourgeois Jean-Baptiste Hien, *La Marseillaise des Alsaciens-Lorrains*), le sacrifice des fiancées de déserteurs, et, plus que tout, la grande espérance (*La Délivrance de l'A.-L.*) dont *L'oiseau qui vient de France* (tantôt rossignol, tantôt hirondelles) serait l'annonciateur. En contrepoint, on y stigmatise le traître Bazaine et l'occupant prussien (*Les Loups de Berlin*), coupables des pires abominations (*Le petit crucifié*).

Nullement clos - ajoutons-y *La Marche lorraine* de Louis Ganne (1862-1923) avant que d'autres chansons ne l'enrichissent - ce répertoire est, pour l'essentiel, d'origine parisienne (à l'usage de «caf-conc» ou «beuglants» de la capitale et des villes de garnison) et sa diffusion en Alsace-Moselle serait à étudier. Il doit beaucoup aux féconds Lucien Delormel (1847-1899) et Villemer, relayés pendant la Grande Guerre, par les auteurs de *La Madelon* (mai 1914) et le populaire Théodore Botrel (1868-1925). Même des célébrités y sacrifièrent, tel André Caplet (1878-1925), avec *Les Gâs d'Mangin*. Quoique truffée de chevilles, de stéréotypes, et encombrée de doublons, la chanson patriotique et cocardière sut aussi jouer du tendre et du bucolique. Sa rhétorique ménage bien des surprises.

Les sommes consacrées par Henri Hiegel et Roger Bruge à la «drôle de guerre» et à la campagne de France de 1940 lui avaient déjà fait la part belle. La Ligne Maginot y joua en effet un rôle non négligeable. Les livres ne manquent pas à son sujet. Sauf celui du spécialiste, parfaitement informé des débats (politiques et techniques) qui l'ont engendrée et capable d'en transcrire toutes les caractéristiques par référence aux systèmes de fortification antérieurs ou contemporains. Avec *La Muraille de France*, du lieutenant-colonel Philippe Truttmann, c'est chose faite⁷⁾. Une vieille passion, née à Metz et cultivée à Thionville, trouve ainsi sa conclusion, peaufinée dans les moindres détails, où l'art du photographe et du dessinateur le dispute à une science sans faille.

L'ouvrage fait son poids et comblera, par sa minutie, les curiosités les plus «pointues» sur l'armement mis en œuvre, les cuirassements (cloches et tourelles), la morphologie des «unités de combat» élémentaires (blocs et casemates) aux gabarits et fonctions diversifiés, ou sur l'organisation et l'équipement (intérieur et extérieur) des ouvrages, tous domaines où la commission d'organisation des régions fortifiées (CORF) mit le meilleur d'elle-même d'octobre 1927 à mai 1935. De lumineuses synthèses encadrent ces analyses exhaustives. Elles expliquent les choix

6) Presses Universitaires de Nancy/éditions Serpenoise Metz, 1985. In-12°, 176 p. (Avec quelques partitions).

7) Thionville, éditions Klopp, 1985. In-4°, 628 p. Illusté. Ce travail reprend en grande partie une thèse de 3^e cycle soutenue devant l'Université de Metz en 1979.

retenus et la part respective des «décideurs», détaillent le calendrier d'exécution du programme, compromis dès le départ par des restrictions budgétaires, et précisent le «prix de la sécurité» (six milliards sans doute) payé, somme toute, à fonds perdus. Mais c'est une autre histoire. Futuriste et traditionnelle, la muraille de France étonna néanmoins les Allemands lorsqu'ils purent y pénétrer... après l'armistice. Aujourd'hui, certains de ses éléments se trouvent parfaitement intégrés au patrimoine touristique du département.

Tout aussi magistral, l'ancien travail de l'historien britannique Anthony Kemp (*The Unknown Battle : Metz 1944*, Londres 1980, dont nos *Cahiers* avaient aussitôt souligné l'importance) est désormais accessible, dans une version bilingue et agrémentée de plus de... 900 photographies⁽⁸⁾. On ne peut plus méconnaître cette bataille de trois mois.

Fin août 1944, l'espace lorrain retrouve sa fonction stratégique. Les rescapés allemands de la bataille de Normandie y refluent en désordre sous la poussée de la III^e armée américaine de George S. Patton (1885-1945) qui avait combattu à Saint-Mihiel en 1918. Les avant-gardes de ses XII^e et XX^e corps d'armée atteignent Toul, le 31 août, et Verdun le 1^{er} septembre. Saisis de panique, les autorités nazies et de nombreux Sarrois abandonnent Metz, laissant les ponts de la Moselle intacts. La route de Metz... et du Rhin (objectif final) est ouverte.

Or, Metz ne fut pas libérée. Une gigantesque panne d'essence paralyse l'armée Patton. Sa brillante chevauchée (elle était au Mans le 12 août) a rompu la logistique américaine. Elle ne pourra reprendre sa marche que le 5 septembre. Mais depuis la veille, les ponts sont détruits, de Novéant à Uckange. Le Reich sut donc mettre à profit ce court répit. Les S.S. revinrent. On activa le réarmement des *Festen* de la rive gauche de la Moselle. On confia leur défense à la 462^e division, formée d'un corps d'élite, les 3.300 élèves officiers et sous-officiers casernés à Metz. Dès le 2, Hitler la déclarait *forteresse du Reich*, exigeant d'elle une résistance sans merci.

Aussi l'attaque frontale du XX^e corps d'armée du général Walton H. Walker, lancée le 6, sans véritable préparation, est-elle vouée à l'échec et n'obtient quelques résultats que sur ses ailes : occupation de Thionville-Ouest mais son pont est détruit (12 septembre) et d'Arry, au sud. D'ailleurs, Eisenhower rappelle à ses chefs d'Armées les objectifs prioritaires (Anvers et la Ruhr) et contraint donc le bouillant Patton à la défensive, avec la faculté, toutefois, de mener quelques actions pour aguerrir ses troupes. La pause dura un bon mois, marquée seulement par deux engagements sanglants sur la rive gauche de la Moselle, autour du fort Driant (ce fut un échec) et de Maizières-lès-Metz, enfin contrôlée le 29 octobre.

Aix-la-Chapelle prise et le sud-vosgien verrouillé par les Franco-Américains de De Lattre et Patch, Eisenhower invite alors Patton à reprendre l'offensive. Renforcé, le XX^e C.A. se met en marche le 8 novembre pour prendre en tenaille l'est du pays messin et atteindre la

8) *Lorraine Album mémorial 31 août 1944 - 15 mars 1945*, éditions Heimdal (Bayeux) et Serpenoise (Metz), 1985. In-4^o, 517 p. Illustré.

Sarre. Malgré une crue subite de la Moselle, des têtes-de-pont sont établies à Uckange, Kœnigsmacker et Thionville et aussitôt exploitées par la 10^e D.B., tandis que le Groupement du colonel Bacon descend vers Metz par la rive droite de la Moselle et que la 5^e D.I. progresse d'Arry vers le sud de Metz. Le 16 novembre, l'encerclement de la ville est achevé. Frescaty, Woippy, le fort Saint-Julien sont atteints. Mais les ponts du bras majeur de la Moselle sautent le 17. Guidée par les F.F.I. du commandant Grégor (Alfred Krieger), la progression se poursuit néanmoins. Le 19 (peut-être même le 18 après-midi, selon le général Pierre Denis), Bacon découvre, intact, le pont Fournier sur la Seille, occupe aussitôt les quartiers d'Outre-Seille. La 95^e D.I. s'infiltré dans le secteur Saint-Vincent/Préfecture, où les ponts sautent. Un jour durant - le 20 - de furieux combats s'y déroulent. Le 21, le fort du Queuleu se rend. A 14 h 35, toute résistance a cessé en ville, annonce le général Walker. Le mercredi 22 novembre, à 10 heures, il remet sa conquête aux autorités françaises.

La longue bataille de Metz était enfin terminée. Quel contraste avec les raids libérateurs de Nancy (15 septembre) et de Strasbourg (22 novembre). Ce qu'elle coûta n'a pas été vraiment comptabilisé. Restait encore l'abcès de sept forts, tenus par 2.500 Allemands, qui se rendirent au compte-goutte du 26 novembre au 13 décembre, freinant ainsi l'assaut de Walker sur la Sarre, gêné en outre par l'offensive ardennaise de von Rundstedt puis compromis par l'opération *Nordwind*. Conquise dès le 22 décembre, celle-ci démarre dans la nuit du 31 au 1^{er} janvier 1945, sur une ligne Sarreguemines-Rimling-lès-Bitche, avec le col de Saverne pour objectif et ne s'épuisa qu'à la mi-janvier. Mais elle différa, par ricochet, la libération totale du département jusqu'au 21 mars 1945.

Sept longs mois furent nécessaires pour aller de Verdun à Bitche, tant les conditions de la guerre avaient changé depuis le débarquement du 6 juin 1944. L'illustration de cet album-mémorial le démontre à l'envi. Parallèlement, dans le cadre d'une exposition itinérante, d'autres images ont consigné la totalité des épreuves endurées par *les Alsaciens-Mosellans de 1939 à 1945*⁽⁹⁾. Elles disent l'essentiel avec sobriété et trouvent leur validité dans la permanence du témoignage des associations d'anciens combattants et victimes de guerre que lie une histoire partagée. S'interrogeant sur le rôle de ces dernières dans sa conservation et son élaboration, un colloque tenu à Metz en octobre 1983 a éclairé d'un jour nouveau *La Mémoire de la Seconde Guerre mondiale*⁽¹⁰⁾. Il permet, au travers de vingt communications, dont six consacrées à des pays étrangers (Allemagne, Italie, Luxembourg), de préciser l'histoire et l'action de quelques grandes fédérations (celles des anciens prisonniers de guerre, des déportés, internés, résistants et patriotes) ou d'associations plus spécifiques⁽¹¹⁾.

9) *Catalogue*, Paris, Secrétariat d'Etat des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, Direction des statuts et de l'Information historique, novembre 1984. In-8°, 192 p. 307 documents (dont 48 d'origine mosellane) avec commentaire. Depuis, cette Direction a réalisé sur le même thème un film - *Le Prix de la Paix* - sur un scénario de Louis Kuchly.

10) *Actes* présentés par Alfred Wahl, Centre de Recherche « Histoire » de l'Université de Metz, 1984. In-8°, 301 p.

11) Voir, par exemple, Dr Léon Burger, *Le Groupe « Mario »*, Metz, Amicale des déportés du Fort de Queuleu (commandes : P. Rostoucher, 38 rue Roederer, 57070 Metz), 1985. In-8°, 207 p., illustré. Réédition de l'ouvrage de 1965 avec compléments de Firmin Nicolas.

Une place spéciale fut réservée aux incorporés de force de Belgique, de Luxembourg et d'Alsace-Moselle. Ils durent mener chez eux, et au plan international, un «long combat», celui de l'égalité des droits et de la réparation, enfin effective. Quant à leurs récits, rédigés à l'intention du public de «l'intérieur», ils dégagent maints stéréotypes rassurants qui furent pourtant sans effet (un moment) lors du procès d'Oradour, à Bordeaux en 1953, où l'affrontement de deux mémoires de la guerre faillit mettre en péril l'unité nationale. Enfin, une longue réflexion sur la commémoration, avec ses rites et ses enjeux, clôt cet ensemble d'études souvent pionnières. De quoi mieux comprendre les diverses fonctions du souvenir institutionnalisé.

F.-Yves LE MOIGNE